

Nicolas Richard, bricoleur de génie

Par Florence Bouchy, [Le Monde](#), 11 mars 2018

Il est avant tout traducteur assidu de la littérature anglo-saxonne qui l'éblouit: Pynchon, Brautigan... Mais à ses heures perdues, il écrit pour lui. «La Dissipation» en est la preuve.



L'écrivain et traducteur Nicolas Richard, en 2018. OLIVIER MARTIN GAMBIER

A défaut d'être une règle, cela pourrait être un principe : pour faire le portrait d'un auteur, ne pas hésiter à commencer par la fin. Non pas ses funérailles, bien sûr, même si, dans *La Dissipation*, Nicolas Richard évoque la possibilité, pour un écrivain, d'être « *débriefé juste après sa mort* ». Mais les derniers mots qu'il vous glisse, l'air de rien, en quittant le pub où vous avez discuté de son nouveau roman, autour de quelques bières. En l'occurrence, celui que l'on connaissait surtout, jusque-là, pour son remarquable travail de traduction d'une littérature anglo-saxonne exigeante (depuis les poèmes de Richard Brautigan jusqu'aux romans de Thomas Pynchon, Harry Crews, Richard Powers ou Paul Beatty) formule chaleureusement la hâte qu'il a de lire l'article consacré à son livre, et se dit « *très curieux de voir comment [on va] réussir à se dépatouiller avec tout ça* ».

Jeu de miroirs et de mise en abyme

Simple formule de politesse ? Sans doute pas. Peu avant, Nicolas Richard a longuement développé son goût pour « l'écriture sur la littérature ». « *Je suis amateur de critique littéraire, avait-il expliqué, c'est une discipline que j'adore. A chaque fois que je commence à lire un article, je m'intéresse à la façon dont il est bâti, je me mets à la place du journaliste pour savoir comment il a fait, quelle est l'ouverture, quelle est la clôture, comment il intègre les citations... C'est presque de l'espionnage industriel.* » S'il y a quelque chose d'un peu troublant, dans l'idée d'écrire la critique d'un livre dont l'auteur décortique la critique, ce jeu de miroirs et de mise en abyme paraît assez approprié lorsqu'il s'agit d'évoquer une rencontre avec le traducteur de l'écrivain américain Thomas Pynchon, né en 1937, auteur postmoderne par excellence, notamment connu pour le soin qu'il met à se préserver des médias, depuis la parution de son premier livre, en 1963. Et d'autant plus que le traducteur, devenant romancier, met au centre de son livre un certain « P », écrivain postmoderne dont on ne saura que ce qu'en disent tous ceux qui s'intéressent passionnément à son œuvre et parfois, malgré tout, à sa personne.

Après avoir trouvé comment commencer, il faut encore réussir à poursuivre. Remonter le cours de l'entretien, traquer les indices d'une obsession, les explications plausibles d'une tournure d'esprit, les sources d'une écriture virtuose mais jamais gratuite. En écoutant Nicolas Richard, vient immanquablement à l'esprit l'image d'un bricoleur de génie, ou d'un ingénieur inspiré, qui ne cesse de déconstruire les objets littéraires lui passant sous la main pour comprendre comment ils fonctionnent. Mais possède cette qualité rare d'être capable, ensuite, de les remonter et de les faire fonctionner.

« *Il y a une continuité évidente entre mon travail de traducteur et de concepteur, dit-il. Traduire, c'est une qualité de lecture exceptionnelle par rapport à une simple lecture. Je passe des mois dans un texte, pour voir comment il est fabriqué, quelles sont les astuces. Pour comprendre ce qui est beau, ce qui marche. L'écriture de La Dissipation, c'était un jeu avec un peu moins de contraintes que la traduction, mais je suis dans le même champ. Il fallait qu'il y ait une forme, et que l'ensemble des procédés mis en œuvre fonctionne de manière organique.* » La forme, c'est celle d'un roman sans narrateur, où des voix rebondissent les unes sur les autres, se répondent, se complètent et se contredisent, pour broser les contours du monde un peu étrange que forment les chercheurs et les admirateurs de l'œuvre de P. Lesquels doivent constamment négocier avec le respect de la vie privée de l'écrivain, que leur éthique leur impose, et l'inévitable curiosité que suscite l'auteur auquel ils consacrent tout leur temps et leur énergie.

L'amateur de contre-culture américaine

Comme Nicolas Richard ne s'identifie ni à P ni à Pynchon, par lequel il affirme d'ailleurs « *ne pas être obsédé* », il veut bien répondre à quelques questions d'ordre biographique. Même si, à l'évidence, le traducteur, habitué à se mettre au service du texte des autres, n'éprouve pas de plaisir particulier à parler de lui. Et même s'il évoque plus volontiers les relations amicales et intellectuellement stimulantes qu'il entretient avec le collectif Inculte, dont il est membre. C'est d'ailleurs Jérôme Schmidt, cofondateur du collectif et éditeur dans la maison du même nom, qui lui a suggéré de se lancer dans un projet d'écriture personnel en s'inspirant de sa connaissance du monde des « pynchoniens ». Et c'est Claro (membre du collectif Inculte et feuilletoniste du « Monde des livres »), lui-même traducteur de deux livres de Pynchon, qui lui avait proposé de se charger des suivants, parce que l'amateur de contre-culture américaine y trouverait « *plein de dialogues avec des voix très différentes, des affaires de drogue et tout le contexte politique des années 1970* ».

Si, depuis le début des années 1990, la traduction littéraire est l'activité professionnelle de Nicolas Richard, il admet avoir mis un peu de temps à trouver sa voie. Fils d'un chercheur au CNRS, bon élève intéressé par les mathématiques et la philosophie, il s'inscrit en classe préparatoire commerciale en sachant que les carrières auxquelles mènent ces études ne lui plairont certainement pas. Diplômé de l'ESC Lyon, il prend vite le large, s'inscrit en fac de psycho et consacre l'essentiel de son temps à l'escalade, faisant la plonge de-ci de-là pour gagner quelque argent, et voyage. Aux États-Unis, il tombe sur des inédits de Brautigan, qu'il s'étonne de pas voir encore publiés en France et les propose à un éditeur. « *Au départ, précise-t-il, je n'étais pas spécialement attiré par la traduction. C'est la littérature qui me motive, pas l'acte de traduire. Je tombe sur un bouquin qui m'éblouit, et je me dis que c'est dingue qu'on ne puisse pas le lire en français, qu'il faut que tout le monde puisse en profiter.* » Il poursuit : « *J'ai eu l'impression de prendre toutes mes vacances et ma retraite au début, et, maintenant que je suis traducteur, je travaille tout le temps, pour livrer quatre ou cinq livres par an, à flux constant. Je ne traduis que des livres qui me plaisent, qui me donnent envie de me lever le matin, et je considère que c'est un honneur de plancher dessus.* »

Difficile, avec un tel rythme, de dégager du temps pour son propre travail d'écriture. Ce qui rend *La Dissipation* particulièrement précieuse, après un premier roman (vite écrit, concède-t-il), publié en 2002 (*Les Cailloux sacrés*, Flammarion), un recueil de nouvelles (*Week-end en couple avec handicap*, Les Petits Matins, 2005) et, tout de même, une aventure littéraire hors normes et un peu monstrueuse, *Les Soniques*, menée avec le musicien Kid Loco (sous les pseudonymes transparents de Niccolo Ricardo et Caius Locus, Inculte, 2009). « *Je ne vais sans doute pas écrire d'autre livre avant dix ans, plaisante-t-il, il fallait que je mette dans celui-ci tout ce que j'avais. Je passe tellement de temps à me relire pour les textes des autres que je dois avoir au moins la même exigence lorsque le texte est de moi. Faire encore plus attention, ne rien laisser passer, travailler les voix jusqu'à ce qu'elles sonnent parfaitement juste.* » Et qu'elles ne contiennent, pour reprendre le titre du premier roman de Pynchon traduit par Nicolas Richard, aucun « vice caché ».

PARCOURS

1963 Nicolas Richard naît à Bois-Colombe (Hauts-de-Seine).

1990 Première traduction : *Tu es si belle qu'il se met à pleuvoir*, de Richard Brautigan (L'Incertain).

2005 Traduction du *Temps où nous chantions*, de Richard Powers, Cherche-Midi, « Lot 49 ».

2009 Première traduction d'un roman de Thomas Pynchon : *Vice caché*, Seuil.

2013 Prix Maurice-Edgar-Coindreau de la Société des gens de lettres pour la traduction d'*Enig Marcheur*, de Russel Hoban (Monsieur Toussaint Louverture).

CRITIQUE

Une figure fuyante

La Dissipation. Roman d'espionnage, de Nicolas Richard, Inculte, 188 p., 17,90 €.

Entre « le traître », « le cinéaste », « le journaliste qui croit se souvenir d'avoir assisté à l'unique conférence de presse de P », « le traducteur », « l'étudiante » ou encore « celui qui va trop loin », le nouveau livre de Nicolas Richard ne manque pas de locuteurs, tous intarissables sur leur objet de recherche ou d'enquête. Roman ventriloque plutôt que polyphonique, *La Dissipation* se passe de narrateur pour évoquer, en un concert de voix parfois dissonantes, la figure fuyante de P, un auteur dont le choix de ne rien livrer au public de sa vie privée alimente les fantasmes tout autant qu'il impose le respect. S'il ne fait aucun doute que ce mystérieux P trouve sa source en Thomas Pynchon, le texte n'a rien d'une synthèse biographique sur le romancier américain contemporain le plus secret, le plus commenté et le plus culte.

Ceux qui le souhaitent peuvent bien prendre le roman comme le point de départ d'un jeu incitant à enquêter par soi-même pour démêler le vrai du faux, comme y invitent les romans de Pynchon eux-mêmes. Mais *La Dissipation* est avant tout une machinerie bien huilée, qui réussit à produire de la fiction et de la littérature en dépassant les contraintes qu'elle s'est imposées. A l'image des plus beaux textes oulipiens de Georges Perec, et en premier lieu le lipogramme en « e » de *La Disparition* (Gallimard, 1969), auquel Nicolas Richard rend un hommage aussi évident qu'élégant.

EXTRAIT

« Quand je m'apprête à appeler quelqu'un, je dois vraiment me préparer, je révise, je mémorise tout ce que je dois avoir en tête. Il faut que je sache ce que je vais demander, en espérant trouver un interlocuteur qui ne me raccrochera pas au nez. Je suis toujours tendu pour le coup de fil. Par exemple, après plusieurs témoignages convergents, j'en suis arrivé à la conclusion que P avait dû habiter du côté de Soquel. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai appelé toutes les librairies des environs ; à la troisième, un libraire m'a conseillé de contacter un certain Richard XX, à Santa Cruz. Dans l'annuaire, ils sont onze à avoir le même nom et le même prénom. Coup de chance, le septième que j'appelle est le bon. La première fois, je n'évoque pas du tout P (...). » Page 135

Florence Bouchy (collaboratrice du « Monde des livres »)